

PRIX RENAUDOT

Amélie Nothomb : « Papa, on l'a eu ! »

Vingt-deux après son grand prix du roman de l'Académie française pour « Stupeur et tremblements », l'écrivaine belge remporte le Renaudot avec « Premier sang ». « Un immense plaisir, une fête », dit-elle.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Je suis extrêmement heureuse. C'est trop bien. Pour moi, il n'y a pas de meilleur scénario que ce prix, c'est un immense plaisir.

A 15 h 40, mercredi, Amélie Nothomb est dans son petit bureau, chez Albin Michel, là où elle traite son abondant courrier, chaque matinée d'habitude. Elle vient de rentrer de chez Drouant, où les jurés du Renaudot ont fêté ce prix avec elle. C'est comme ça, avec Amélie : retour immédiat à la vie normale, aux rites. Ce qui n'empêche aucunement de ressentir un gigantesque bonheur. « C'est un très beau prix », dit-elle, « et avec ce livre-là, c'est du plaisir. »

Ce livre-là, c'est *Premier sang*. Un livre sur son père, Patrick Nothomb. Il représenta la Belgique un peu partout dans le monde, Japon, Chine, Bangladesh, New York. Mais avant cela, il fut diplomate au Congo devenu indépendant. Où il fut d'ailleurs pris en otage et joua le médiateur pour en sortir. Un rôle pour lequel il n'était sans doute pas fait, lui qui aurait préféré devenir chef de gare ou écrivain que militaire aux anciennes colonies, et qui avait peur du

sang. D'où le titre du roman de sa fille. Roman ? « C'est un récit parce que tous les faits sont authentiques. Mais c'est aussi un roman, parce que tous les sentiments sont de l'ordre de mon imagination », précise Amélie Nothomb. « Mon père éprouvait beaucoup de sentiments, mais il n'était pas dans sa nature de s'épancher, il n'était pas dans son éducation de dire ces choses. Mais j'ai beaucoup observé mon père et je l'aime énormément, donc l'imagination doit rejoindre la réalité. »

« Beaucoup de bonheur après la souffrance »

Etre célébrée pour un livre sur son père, ça exalte Amélie. Elle confesse qu'à l'annonce de la nouvelle, elle s'est écriée : « Papa, on l'a eu ! » Son père est décédé l'année passée, mais sa mère est toujours là. Et la sœur aînée d'Amélie, Juliette, lui a fait part de la récompense. Maman était, paraît-il, toute joyeuse.

Cela va-t-il changer quelque chose à la carrière de l'écrivaine belge ? « Je n'en sais rien, répond-elle. Je vois ça au jour le jour. Pour le moment, je profite. Parce que c'est peut-être le plus beau prix que j'ai jamais reçu. Et qu'il vient à point, après une période de confinement très difficile. Je ne suis pas la seule, mais j'ai beaucoup souffert. Et c'est beaucoup de bonheur que ce prix m'apporte après ces souffrances. C'est magnifique. »

Des grands prix littéraires pour des écrivains et écrivaines belges, il y avait quelque temps que ce n'était plus arrivé. Il faut remonter à 2005, où François Weyergans a décroché le Goncourt avec *Trois jours chez ma mère* et Jean-Philippe Toussaint le Médicis avec *Fuir*. Le précédent Renaudot belge remonte à 1992 avec *La démence du boxeur*, de François Weyergans encore. C'est dire si le Renaudot 2021 jette un coup de projecteur bienvenu sur les lettres belges qui sont, précisément, mises à l'honneur, pendant tout ce mois de novembre, avec l'opération Lisez-vous le belge ?



parcours Hygiène de la littérature

PORTRAIT

J.-C.V.

Vous dites Amélie Nothomb, on vous répond, le plus souvent : vêtements noirs, chapeau excentrique noir, rouge à lèvres pétant. On vous répond aussi : la gentillesse qu'elle montre envers ses lecteurs dans les salons et les rencontres littéraires. On vous répond encore : 200 à 250.000 exemplaires par roman, et un roman par an, plus tous ceux qu'elle ne publie pas. On vous répond peut-être : le goût du champagne.

Tout ça, c'est évidemment bien elle. Mais ce ne sont que des facettes de sa personnalité et Amélie Nothomb, il faut la regarder sous tous ses aspects. Il faut lire ses romans, même ses moins réussis parlent d'elle. Il faut goûter le plaisir qu'elle a d'écrire, d'utiliser ce trésor qu'est le langage, d'aligner les plus précieux des supports que sont les mots. Il faut sourire de son humour et craindre de sa cruauté. Il faut aussi creuser, aller au-delà des péripéties, découvrir, sous la couche des mots, ce qui la meut dans cet univers des lettres : la recherche de l'identité, le choc des cultures, la mémoire, le sacré.

On connaît tellement bien Amélie Nothomb en Belgique, sans vraiment la connaître, admettons-le, qu'on la voit trop souvent davantage comme une faiseuse de best-sellers surmontée d'un grand chapeau que comme une écrivaine (elle n'aimerait pas ce féminin : Amélie se dit écrivain !). Au Japon, en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, en Chine, elle est tenue comme une autrice à part entière, « certes excentrique », comme dit Michel Zumkir dans *Amélie Nothomb de A à Z*, « mais une autrice dont on considère les livres avant la personnalité ». Voyez la panoplie de ses romans. Elle emprunte à la mythologie, à la philosophie, aux lettres classiques. Elle parle de la littérature, du sacré. Ses dialogues sont d'une vivacité pétillante. Un certain fantastique s'y insinue.

« La Belgique est mon pays »

Amélie Nothomb l'écrivaine est en fait née de l'Amélie fillette élevée au Japon jusqu'à ses 5 ans puis transbahutée avec ses parents - son père était diplomate - du Japon en Chine puis de Chine au Bangladesh, en Birmanie, au Laos, à New York. Elle ne s'installe en Belgique qu'à ses 17 ans. Pour s'inscrire à ULB et obtenir une licence en philologie romaine.

« Quand j'étais petite », nous disait-elle lors d'un entretien, « je considérais que j'avais deux mamans : ma maman japonaise, Nichio-san, et ma maman belge. Ce que mes parents n'ont pas su, c'est que la première langue que j'ai parlée, c'était le japonais, que je parlais en cachette avec ma nounou. Quand j'ai quitté le Japon à l'âge de 5 ans, j'ai oublié le japonais. Mais j'ai toujours l'impression qu'il reste là comme une langue fantôme. » Amélie Nothomb avoue qu'elle a mis du temps à comprendre qu'elle était belge. Et qu'elle a mis du temps à aimer la Belgique.

Quand on est ainsi ballotté entre tous ces pays, il est malaisé de se trouver soi-même. La littérature est, sans doute, le moyen qu'a trouvé Amélie pour se chercher, pour se dénicher une identité. « Ma

sœur Juliette et moi, on ne va pas se présenter comme des enfants martyrs, on a eu une enfance et une adolescence magnifiques. Mais aussi traumatisantes, déboussolantes, et ça a été dur pour nous de trouver nos marques à la fin de notre adolescence. » Heureusement, il y a les mots. « A travers tous ces arrachements, j'ai remarqué que le langage était la seule chose qu'on ne perdait pas dans cette vie de mouvement. A chaque arrachement, ce qui restait, c'était le langage, vu comme le suprême trésor, la suprême possession. J'ai très vite été obsédée par le langage. »

Gaston Lagaffe

La petite Amélie se raconte des histoires dès ses 3 ans. A 13 ans, elle lit le Larousse en deux volumes de A à Z, « debout, comme Erasme ». En 1992, paraît son premier roman, *Hygiène de l'assassin*. Son premier ? Pas vraiment, assure-t-elle : c'était déjà le onzième ! Elle écrit en effet quatre fois plus que ce qu'elle publie. La littérature, c'est tellement sa vie qu'elle se dit « enceinte » de ce qu'elle écrit. Puis ce fut *Le sabotage amoureux*, *Les Catilinaires*, *Péplum*, *Attention*, etc. Un chaque année, chez Albin Michel toujours, jusqu'à *Soif* l'année passée et *Premier sang*, le prix Renaudot de cette année. Le premier jour de chaque rentrée littéraire, ou quasi, le Nothomb nouveau est sur les tables des librairies.

Elle écrit beaucoup, Amélie. C'est qu'elle est insomniaque. Elle confesse qu'elle ne serait sans doute pas devenue ce qu'elle est si elle n'avait pas été « si dramatiquement insomniaque depuis toujours ». Et le phénomène, ajoute-t-elle, empire avec les années. Alors elle dort à peine quatre heures par nuit, quand elle y arrive. Se lève très tôt, écrit en buvant du thé noir, chaque jour ses quatre heures d'écriture. Au Bic cristal bleu, sur des cahiers. Puis elle rejoint son petit bureau chez Albin Michel où elle s'occupe du courrier qui lui parvient. « C'est un plaisir de lire et répondre au courrier. J'ai une limite, je ne peux pas y passer tout mon temps. Mais tous les jours, quand j'ouvre mon courrier, il y a une frénésie. » Dans son bureau chez son éditeur, des tas de lettres tapissent les meubles. « C'est un peu le courrier en retard de Gaston Lagaffe », sourit-elle.

A Paris, où elle vit, Amélie Nothomb se déplace en métro. Elle n'a ni voiture ni permis de conduire. « Mais ça me va très bien. » Comme les chapeaux. « Je me plais mieux avec un chapeau. Je ne suis pas très fan de mon image et quand j'ai un chapeau je me plais davantage. Ce n'est pas l'expression d'une crise existentielle, ce n'est pas très important. Mais ça me fait plaisir. »

Comme lui fait plaisir ce prix Renaudot. Elle en avait déjà eu des prix, comme celui du roman de l'Académie française, pour *Stupeur et tremblements* en 1999. Mais celui-ci, 22 ans plus tard, remet un fameux coup de projecteur sur une écrivaine en pleine maturité et pour un livre qui parle de son père. Peut-être va-t-elle venir le fêter en Belgique. En s'offrant des frites du fritkot de la place Flagey. C'est son endroit préféré. Et ce sera un de ses moments de bonheur : « Je constate que j'ai des moments de bonheur tous les jours. Ce n'est pas si mal. »

L'hommage au père

Amélie Nothomb décroche enfin une des grandes récompenses de l'automne avec le Renaudot. A l'usage ? Un peu, mais pas que... *Premier sang* est un de ses meilleurs livres.

Du narrateur, on ignore tout quand on ouvre le roman : « On me conduit devant le peloton d'exécution. Le temps s'étire, chaque seconde dure un siècle de plus que la précédente. J'ai vingt-huit ans. » Ce jeune homme, diplomate au Congo fraîchement libéré (bien que ça se discute) de la colonisation belge, est le père de l'autrice, Patrick Nothomb, mort l'an dernier.

Une sacrée famille, les Nothomb ! On le savait un peu, bien sûr, même sans être familier du château où Patrick les retrouvait, à Pont d'Oye, quand il était enfant. Mais à ce point, c'est le romanesque implanté dans une vie quotidienne sans grand confort sur laquelle souffle cependant l'âme poétique du baron Pierre Nothomb, l'écrivain de la dynastie. Quand il accueille, la première fois, Patrick, celui-ci est « aussi terrifié que séduit ». Il y a de quoi : « Sache, mon Patrick, qu'en tant que premier fils de mon premier fils, tu es appelé à devenir le chef de cette famille. Un jour, tu régneras sur ce château. »

Encore faut-il, pour être digne de ce haut destin, épouser une trajectoire flamboyante. Patrick n'a pas l'âme conquérante, c'est dommage : il se contenterait volontiers de devenir chef de gare ou gardien de but. A l'heure grave de la décision, une seule carrière s'impose : l'armée. Sinon que l'armée, cela

KROLL

